

ÉNÉE AU PAYS DES CH'TIS

ou comment enseigner les Lettres classiques en R.E.P.

Le latin et le grec en zone défavorisée, quelle idée saugrenue ! Comment peut-on être à ce point naïf ou, au contraire, aventureux, pour supposer que les deux premiers peuvent s'unir harmonieusement à la troisième, sans trop de malentendus, de heurts, de vaisselle cassée et sans finalement un divorce que prédisent trop de bonnes âmes ?

Ce que je souhaite exposer ici, c'est seulement l'histoire d'un amour tumultueux, parfois contrarié, mais qui a engendré de beaux enfants : la curiosité intellectuelle et l'intégration des futurs citoyens dans notre monde si complexe.

LE LATIN ET LE GREC EN R.E.P. : QUELLES PARTICULARITÉS ?

L'absence de tradition

Je travaille dans un collège situé en R.E.P. (Réseau d'Éducation Prioritaire), à Pecquencourt, dans le bassin minier du Nord. À première vue, rien n'y est favorable à l'apprentissage du latin : 83% de familles défavorisées, de gros problèmes sociaux et économiques dus à la fermeture des mines, et surtout une population manquant de toute évidence de repères culturels. Le problème le plus difficile à surmonter est, dans ces conditions, la fermeture de cette micro-société sur elle-même qui engendre un manque, voire une absence de curiosité et d'envie de s'ouvrir sur le monde.

Le premier obstacle auquel on se heurte dans ce type d'établissement est l'absence quasi-totale d'une tradition familiale, tradition impliquant que, de génération en génération, les enfants, quel que soit leur avis, étudient les langues anciennes.

Cependant, malgré les apparences, ce terrain est propice à l'implantation des langues anciennes : certes, les parents n'ont dans l'ensemble jamais appris le latin ni le grec ; beaucoup ne savent pas en quoi consiste cet apprentissage ni à quoi il sert (question que, d'ailleurs, de nom-

breuses personnes, même cultivées, se posent) ; pourtant ils restent ouverts à toute proposition venant de l'institution. Sachant pertinemment qu'ils se situent hors des circuits du pouvoir, des réalités politiques et culturelles, ils sont enclins à suivre l'avis des enseignants (lourde responsabilité pour ces derniers), et il est vrai que si un enfant présente de réelles capacités ou seulement un intérêt certain pour le latin, les parents l'inscriront sans difficulté dans cette option.

Cette tendance crée même un effet d'entraînement : si un élève a étudié le latin, il est vraisemblable que les frères et sœurs qui suivront – les familles nombreuses sont fréquentes dans le Nord – étudieront eux aussi.

Par ailleurs, si l'initiation proposée en sixième s'est avérée suffisamment ludique et persuasive (nous reviendrons sur ce point ultérieurement), il n'est pas rare de compter vingt-cinq latinistes en cinquième (les classes réunissant par ailleurs en moyenne vingt et un élèves dans ce collège).

Néanmoins, deux problèmes surgissent de cette absence de tradition familiale : pour les parents, le latin n'est pas une priorité absolue ; ils sont par conséquent très peu nombreux à obliger leurs enfants à l'étudier, comme c'est le cas dans les collèges dits favorisés. Il est donc avant tout nécessaire d'emporter la conviction des enfants et cette nécessité appelle une approche particulière.

Le statut d'option contribue également à donner au latin une certaine fragilité : il suffit que les élèves aient eu une année un professeur médiocre (soit qu'ils l'aient jugé tel, soit qu'il l'ait vraiment été !), pour que l'enseignement même du latin soit menacé ; en pareil cas, la rumeur se développe vite : aucun élève ne souhaite plus s'inscrire dans cette option.

Le recours à la démagogie ne saurait en aucun cas être pour l'enseignant un moyen de rendre attractive l'étude du latin. Bien au contraire, il lui faut se montrer très exigeant vis-à-vis de lui-même (plus encore que pour le français) s'il veut assurer le maintien de sa discipline.

La modernité à tout prix

S'oppose également au développement du latin et du grec une volonté ministérielle que relayent les établissements : l'introduction de la modernité à tout prix, au détriment du reste. Cette volonté relègue implicitement, dans la tête des décideurs, les Lettres classiques au second plan. À quoi bon en effet parler de Cicéron et décliner *rosa* à l'heure de l'informatique et de l'internet ? L'accent ici est mis avant tout sur ce qui est immédiatement utile à l'élève, cet utilitarisme n'étant pas sans conséquence nuisible à long terme.

Il revêt plusieurs aspects : l'abandon des exercices réputés les plus scolaires au profit de l'activité ludique ; ainsi est par exemple abandonnée la pratique du thème, tenu pour trop difficile. Il est plutôt recommandé de mettre les élèves en contact avec les nouvelles technologies. Loin d'être sans intérêt pour la matière, ces nouveaux moyens d'étude tournent néanmoins l'attention de l'élève davantage vers le fonctionnement même de ces technologies que vers le contenu de l'étude : l'important est alors moins l'objet de la recherche que de savoir la mener.

Il est donc nécessaire à mes yeux d'opérer un recentrage sur le contenu (cet effort est d'ailleurs aussi profitable à l'étude du français) et de proposer aux élèves des travaux intellectuels dont ils ne sont pas coutumiers ; faute de quoi, si nous, professeurs, ne le faisons pas, nos élèves n'accéderont jamais à ce type de plaisir et baigneront sans repère dans cette modernité qui pourtant tire son origine, pour une part, d'un héritage lointain auquel notre enseignement tente de les faire accéder.

Des priorités à définir

La pérennité des Lettres classiques dépend essentiellement de trois éléments : l'engagement des enseignants à faire vivre leur matière, et ce de manière plus forte que dans les autres disciplines ; en effet, le latin et le grec étant en danger, il est nécessaire de se battre davantage et de davantage les mettre en avant pour leur faire garder un statut de discipline à part entière.

Ensuite, les chefs d'établissement doivent eux aussi veiller à conserver une neutralité sans faille qui évite de favoriser une discipline plutôt qu'une autre, mais qui au contraire développe différents types de parcours permettant à chaque option de vivre en bonne harmonie avec les autres.

Enfin, il est indispensable que les responsables de cabinets du ministère s'accordent sur une politique commune et à long terme qui puisse ancrer ces disciplines de manière durable dans les collèges ; cet accord éviterait les mesures en dents de scie, qui remettent les humanités à l'honneur lorsque le ministre est un ancien professeur de Lettres classiques, et qui mettent en exergue les sciences lorsque ce dernier est un ancien scientifique.

L'enseignement est trop important pour être tributaire de modes qui ne se font qu'au gré de quelques personnalités et n'ont, finalement, aucun fondement : à quand un accord de fond qui prenne en compte les bienfaits que les élèves sont en mesure de trouver dans la traduction d'une version de Salluste comme dans la façon dont fonctionne un ordinateur ?

LES DISPOSITIFS PÉDAGOGIQUES MIS EN PLACE POUR LE DÉVELOPPEMENT DES LANGUES ANCIENNES

Une initiation indispensable et inventive

Pour pouvoir enseigner le latin dans de bonnes conditions, il faut savoir prendre les devants et donner envie aux futurs élèves de cinquième d'étudier la langue et la civilisation latines. Le rôle du professeur de français de sixième est ici capital ; c'est pourquoi il est bon que cette fonction soit assurée, au moins dans l'une des classes de sixième, par un professeur de Lettres classiques.

De fait, il lui est possible d'introduire l'apprentissage du latin par plusieurs voies : tout d'abord, il peut avoir fréquemment recours à l'étymologie et par ce biais familiariser les élèves avec les racines latines et grecques des mots. En outre, il doit, selon les instructions officielles, étudier ce que l'on appelle les textes fondateurs : en dehors de la Bible, il est possible de lire des textes de *L'Énéide* de Virgile, des *Métamorphoses* d'Ovide et de *L'Iliade* et de *L'Odyssee* d'Homère. Cette lecture laisse déjà un vaste champ libre aux investigations de tous ordres, qu'il s'agisse d'exposés sur les personnages mythologiques, les dieux ou sur la vie quotidienne dans l'Antiquité, le merveilleux, etc. Il est possible, par ailleurs, de cette manière, d'introduire de nombreuses notions de narratologie : temps du récit, repères spatio-temporels, schémas narratif et actantiel...

Enfin, le professeur de français de sixième peut travailler en étroite collaboration avec le professeur d'histoire dont le programme est également l'Antiquité ; il est fort intéressant d'essayer de suivre une progression commune qui permette aux élèves de faire un lien entre les disciplines et de mieux saisir le contenu des cours.

Le fait que le même professeur enseigne le français en sixième et le latin en cinquième favorise par ailleurs le choix de cette option : sur les 23 élèves de ma classe de sixième l'an dernier, 14 ont décidé d'étudier le latin en cinquième.

En ce qui concerne les autres classes de sixième, il est absolument indispensable de demander aux professeurs de français d'accorder une heure de leur emploi du temps au cours de laquelle sera proposée une initiation à leurs élèves. Celle-ci doit être très réfléchie car une heure constitue un laps de temps bien court pour susciter chez les élèves l'envie de choisir cette option ; certes, elle bénéficie d'un avantage : elle est, en effet, la seule proposée en cinquième, et de ce fait, elle ne souffre d'aucune concurrence. Cependant, l'élève qui la choisit doit suivre deux heures de cours de plus que les autres, contrainte non négligeable dans la tête d'un enfant de douze ans ; il faut donc persuader les élèves

que ces deux heures supplémentaires qu'ils passeront en classe leur seront bénéfiques et agréables.

Lors de cette heure, il faut donc à mon sens aborder les thèmes suivants :

- la mythologie (leur faire se rappeler les connaissances acquises par tous en cours d'histoire pour créer un sentiment de familiarité et de simplicité)

- la vie quotidienne (évoquer l'origine de mots courants comme lavabo, curriculum vitae, etc., ainsi que celle des jours de la semaine, des prénoms ; par ailleurs, il est possible de montrer des répliques d'objets comme des rouleaux de papyrus, des stylets...)

- la géographie de l'empire romain (présentation d'une carte leur permettant de reconnaître les pays et leur région en particulier)

- la prononciation du latin (commencer à faire lire quelques élèves).

Le plus important surtout est de répondre à toutes leurs interrogations, le latin souffrant de nombreux préjugés et rumeurs sur lesquels se fondent certains élèves pour refuser de l'étudier (mauvaises notes, travail demandé trop important et difficile...). Tous les points évoqués précédemment tendent à démontrer le contraire, mais il ne faut pas non plus leur cacher la réalité de l'apprentissage : quinze minutes de travail personnel d'un cours à l'autre, des leçons à apprendre par cœur, mais surtout une moyenne de classe de 15/20 exigée en cinquième !

Généralement, les élèves sortent de cette initiation avec une idée toute neuve du latin qui pousse certains d'entre eux à reconsidérer leur choix.

Pendant les cours : exigences et pédagogie du détour

L'obstacle que rencontre le plus fréquemment le professeur de latin pendant ses cours est celui du mélange délicat de l'apprentissage de la grammaire et de la civilisation. En effet, si nous écoutons le souhait des élèves, celui-ci se porte naturellement vers la civilisation : ils entendent parler de dieux, de héros, de combats, de merveilleux et cela réjouit leur imagination. Cependant, même dans le domaine de la civilisation, dès que l'on sort de la vie quotidienne pour se porter vers le « cursus honorum » ou les institutions politiques, les élèves ressentent davantage de difficultés et manifestent davantage de réticences à étudier ; ces notions leur semblent lointaines, incompréhensibles et surtout très abstraites.

En outre, la grammaire latine constitue pour eux un nœud de problèmes car beaucoup d'élèves (même les meilleurs) présentent de graves lacunes en grammaire française, sont incapables de reconnaître les fonctions des mots dans une phrase et ne savent pas à quoi correspond le passif ; dès lors, l'étude des déclinaisons et des conjugaisons s'avère être un casse-tête auquel le professeur doit trouver des réponses.

En ce qui concerne l'enseignement de la grammaire, il ne faut pas hésiter à reprendre les bases de la grammaire française à zéro ; celui de la grammaire latine en sera d'autant plus rapide. Avant toute chose, il est nécessaire d'expliquer les différentes natures des mots, leurs fonctions, de revoir les différents temps et modes verbaux ; si cette reprise peut sembler fastidieuse aux élèves au début, ils en reconnaissent ensuite l'utilité car ils disposent ainsi d'« une longueur d'avance » en cours de français sur leurs autres camarades non latinistes.

Après cette étape, il est souhaitable de passer à l'apprentissage des déclinaisons (première et deuxième déclinaisons en classe de cinquième, troisième en classe de quatrième, quatrième et cinquième en classe de troisième) : pour la première, il convient de l'étudier très lentement, sans hésiter à revenir au français pour l'explicitation des cas. Ensuite, il est possible, afin de l'ancrer définitivement dans la mémoire des élèves, de faire entendre la chanson « Rosa » de Jacques Brel, qui rencontre généralement un grand succès. (Deux ans après, les élèves de troisième s'en souviennent encore !)

Pour le reste de la grammaire, il faut rester constamment rigoureux et surtout exigeant : je demande que les leçons soient apprises par cœur, ainsi que le vocabulaire ; les élèves savent qu'après une leçon, leur sera proposée systématiquement une interrogation. Ce contrat tacite est si bien compris que les élèves apprennent presque tous par cœur, tant ils y voient un moyen facile d'obtenir une bonne note ; c'est également un moyen pour le professeur de s'assurer de l'apprentissage : cette technique du type « la carotte et le bâton » est si efficace que les élèves réclament les interrogations et sont profondément déçus si elles n'ont pas lieu !

L'enseignement de la civilisation demande à utiliser toute autre chose que le simple support « texte » ; c'est là l'occasion d'initier les élèves aux études d'images, ce à quoi, par la culture télévisuelle, ils sont le plus habitués : il est intéressant d'étudier avec eux des fresques, des inscriptions, des peintures, des stèles, des monuments. Cette étude permet de revenir sur de nombreux points importants (premier plan, second plan, postures, expressions des visages pour le portrait, couleurs chaudes et froides...). Ce détour pédagogique permet de fixer

davantage dans l'esprit de l'élève les « realia » les plus courantes et les grands événements historiques.

En outre, il existe à présent de très nombreux documentaires qui donnent à l'élève une idée plus précise de ce que pouvait être le monde romain : ainsi, les visionner accompagnés d'un questionnaire permet d'approfondir des notions parfois complexes et d'illustrer le propos du cours. L'étude du film *Gladiator* en classe de quatrième s'avère aussi extrêmement fructueuse : les élèves retiennent ainsi un grand nombre d'informations sur la vie quotidienne des soldats, sur les combats, les jeux du cirque, ce qui les prépare à l'étude de l'Empire en troisième !

Il faut, par conséquent, savoir faire preuve, dans l'enseignement quotidien du latin, de beaucoup d'imagination et de rigueur, pour rendre cette discipline plus vivante aux yeux des élèves et plus attractive sans pour autant renoncer au contenu de l'enseignement.

Comment fédérer l'enseignement du latin en collège

Si le professeur de latin arrive relativement bien à assurer son enseignement au sein de son établissement, il n'en reste pas moins qu'il se sent parfois bien seul dans l'équipe pédagogique, car il est généralement en collège le seul représentant de sa discipline. Dès lors, comment faire face aux questions et aux angoisses que nous avons évoquées auparavant ?

L'expérience menée dans le district de Douai-Somain répond au moins en partie à ce problème : depuis cinq ans, les professeurs de Lettres classiques de cinq établissements se réunissent pour la préparation d'un concours qui a lieu chaque année, le concours Janus. Il concerne les élèves de troisième ainsi qu'une classe de latinistes de seconde et ce concours leur permet de s'affronter au mois de mai sur un thème donné qu'ils ont préalablement étudié à la fois en classe et par eux-mêmes. Ainsi, ils ont pu travailler sur *L'Énéide* de Virgile, les *Métamorphoses* d'Ovide ou sur Pompéi.

Après avoir en janvier reçu de leur professeur des documents qu'ils étudient, ils sont soumis à des tests qui ont pour but la constitution d'une équipe de quatre élèves qui participera au concours final ; lors de celui-ci, chaque équipe affronte les autres, l'une d'entre elles étant éliminée à chaque tour, jusqu'à la finale qui désigne un vainqueur.

Les épreuves reposent sur des questions auxquelles doivent répondre les élèves, sur des mimes, des énigmes, des tests de rapidité... Elles sont présentées par les professeurs eux-mêmes en présence des chefs d'établissements et récompensées par des livres, des CD-Rom, et même, une année, par un voyage en Italie avec les élèves italianisants !

Ce concours a pour but de revitaliser le latin et de remotiver des élèves souvent de plus en plus réticents devant cette option, en troisième et surtout en seconde. Il est aussi l'occasion pour les élèves de rencontrer d'autres latinistes et de se mesurer à eux ; cette émulation est aussi bénéfique pour les élèves que pour les professeurs, mais ne résout pas toutes les interrogations que pose l'enseignement du latin.

L'AVENIR DES LETTRES CLASSIQUES : MORT LENTE OU RENAISSANCE ? UN CHOIX POLITIQUE

Un urgent besoin de revalorisation

Les Lettres classiques ont surtout besoin à l'heure actuelle d'un réel soutien : il faut tout d'abord que le latin et le grec soient considérés comme des matières à part entière. On en est loin ! Si le latin est maintenant enseigné dès la cinquième, point extrêmement positif puisqu'il ne s'ajoute pas à l'apprentissage d'une seconde langue vivante, le grec est, en revanche, victime d'une mort programmée de la part des pouvoirs publics dans la mesure où il ne s'enseigne plus qu'à partir de la troisième ; or la priorité des élèves de troisième est avant tout le brevet des collèges et l'entrée en seconde. La plupart ne voient donc pas l'utilité de se charger d'une option dont ils ne pourront souvent pas poursuivre l'étude plus tard. Non seulement les sections de grec en lycée sont peu nombreuses, mais les heures de cours de grec chevauchent celles de latin : un élève ne peut donc pas mener de front l'étude des deux langues anciennes à moins d'être très courageux et motivé et d'étudier l'une ou l'autre en recourant aux services du C.N.E.D. (Centre National d'Enseignement à Distance) !

Il existe néanmoins une possibilité développée dans certains collèges : l'apprentissage dès la quatrième de l'option « langues anciennes » qui permet l'étude simultanée des deux langues, ou l'ouverture d'un « club grec » en troisième pour les élèves intéressés. Cette dernière formule présente l'avantage de pouvoir y associer des élèves non latinistes.

Par ailleurs, le rôle du chef d'établissement dans cette revalorisation n'est pas négligeable : il doit apporter son soutien non seulement moral mais aussi financier aux projets ; de même, les décisions prises dans l'élaboration des emplois du temps sont vitales (sur tous ces plans, je tiens à remercier les principaux auxquels j'ai eu affaire et qui ont défendu efficacement la cause des Lettres classiques). En effet, si un principal décide de placer toutes les heures de latin en première ou en dernière heure (8h ou 17h), le midi ou le samedi matin, l'horaire ainsi établi constituera bien évidemment pour les élèves une raison supplémentaire de ne pas choisir l'option. Cette décision administrative est

déjà un choix politique. Un lycée a ainsi placé les cours de latin soit de 12h à 13h, soit le samedi matin alors que les autres élèves de seconde n'ont pas cours durant cette matinée. Quel a été le résultat de cette politique au bout de deux ans ? Deux tiers d'inscriptions en moins dans l'option ! Les professeurs n'avaient pas changé, leurs méthodes non plus ; seul était en cause l'horaire déplorable et inadmissible des cours !

Cet exemple montre bien à quel point la pérennité des Lettres classiques est fragile, c'est pourquoi chaque membre de la communauté éducative doit bien se rendre compte de la nécessité absolue de prendre des mesures appropriées pour que la culture classique ne disparaisse pas.

L'interdisciplinarité comme enjeu majeur

Une des bouées de secours auxquelles les langues anciennes peuvent se raccrocher pour leur plus grand profit est le travail mené en collaboration avec les autres matières, le français étant par excellence la discipline la plus proche. Les professeurs de français se doivent donc, en sixième, (comme évoqué précédemment) d'étudier les textes fondateurs et, dans les classes de lycée, de ne pas oublier de rappeler les liens très forts que la littérature française entretient avec les cultures grecque et latine ainsi qu'avec leurs langues (théâtre de Racine et de Giraudoux, romans de Rabelais, *Essais* de Montaigne, poèmes en latin de Rimbaud...).

L'innovation principale de ces dernières années est l'introduction, dans l'enseignement baptisé « lettres » en classe terminale, de l'étude de pièces de l'Antiquité, tel l'*Œdipe roi* de Sophocle ; cette nouvelle disposition permet, en effet, aux élèves qui ne connaissent pas les langues anciennes de se familiariser avec le monde antique.

Par ailleurs, une autre discipline « phare » à laquelle il est possible d'associer les langues anciennes est l'histoire : de fait, les programmes d'histoire des classes de sixième et seconde ont trait pour tout ou partie à l'Antiquité. Il est donc nécessaire d'exploiter ces convergences et d'établir aussi bien en latin qu'en français des progressions qui tiennent compte de ces points de recoupement.

Enfin, l'occasion la plus favorable pour présenter les langues anciennes sous un jour nouveau est sans aucun doute la création au collège des I.D.D. (Itinéraires de découvertes) qui obligent les enseignants de disciplines différentes à travailler ensemble et à trouver un thème d'étude commun. Dans ce cadre, le latin et le grec ont toute leur place : ils peuvent s'associer à l'Histoire (Antiquité), à la Physique (étude des constellations), aux Sciences de la vie et de la terre (Pompéi et l'éruption du Vésuve), ou aux Arts plastiques (l'art grec et romain)... Dans ce

cadre, des élèves, même non latinistes, peuvent s'initier au monde antique et découvrir tout l'intérêt qu'on peut trouver à le connaître.

Les langues anciennes, loin de rester dans leur tour d'ivoire, doivent au contraire s'associer aux autres matières afin que les élèves (et les autres enseignants !) puissent constater qu'elles sont des composantes à part entière du monde qui nous entoure.

Les Lettres classiques, élément essentiel de la respublica

La question de la survie ou de la disparition des Lettres classiques dépend essentiellement en fait d'un choix politique. En effet, il s'agit de savoir quelle est la culture que nous souhaitons transmettre à chaque citoyen et comment nous voulons qu'il se comporte : en homme responsable parce que conscient des enjeux de ses choix, de son héritage culturel et politique, et connaisseur averti du monde qui l'entoure, ou en homme robot scientifiquement et technologiquement performant, mais sans aucune connaissance du monde qui l'a précédé, ni du pourquoi et du comment des institutions, des lois, des œuvres d'art...

Sans tomber bien évidemment dans la caricature, il convient, dans ces temps où prédominent les prouesses technologiques sur les prouesses intellectuelles, de replacer les citoyens dans leur contexte et de leur expliquer pourquoi ils vivent dans un monde qui a cette configuration. Or, pour y parvenir, il faut soigneusement mettre en lumière l'héritage gréco-romain trop souvent réduit dans le passé à l'apprentissage pénible des déclinaisons et à des professeurs rabougris et ennuyeux, véritables fossiles à l'image des moulages de Pompéi !

C'est pourquoi la mission des différents ministères, quelle que soit leur couleur politique, doit être de ne pas céder aux modes diverses et variées qui se présentent à eux, mais d'évaluer l'intérêt de chacune pour les intégrer à l'enseignement déjà existant. Ainsi, le citoyen qui sortira de l'école ne sera pas un singe savant, pur produit du modernisme, mais un citoyen équilibré, qui saura se souvenir des enseignements du passé pour vivre un présent harmonieux et préparer un futur encore meilleur : cette formule est certainement un peu idéaliste, mais c'est bien cet idéal qu'il convient de suivre pour parvenir à un résultat satisfaisant.

Il me semble que les professeurs de Lettres classiques ont déjà fourni de nombreux efforts pour s'adapter à l'enseignement actuel : utilisation de nouvelles technologies, accent mis sur la civilisation, suppression du thème d'imitation, et ce souvent de manière opportune puisqu'il ne s'agit pas, surtout au collège, de former des spécialistes mais de dispenser une culture générale. Cependant, certaines dispositions demanderaient à être remises en cause : l'on ne peut sans doute pas obliger tous

les élèves à étudier le latin, mais est-il admissible que l'on puisse actuellement devenir professeur de Lettres modernes sans jamais avoir étudié le latin, pourtant langue-mère du français ? Des aberrations de ce type ne peuvent conduire qu'à l'exaspération des professeurs de Lettres classiques qui y voient une dérive très dommageable pour l'enseignement.

Si l'on veut, par conséquent, que cette culture ait encore un avenir, il faut en appeler aux pouvoirs publics pour que s'effectue une prise de conscience des dangers qui la menacent et pour que, comme on le craint depuis déjà longtemps, les langues anciennes ne deviennent pas des langues mortes.

Somme toute, la métaphore du titre à propos d'Énée se révèle tout à fait pertinente : comme Énée, les Lettres classiques suivent un long périple dans l'histoire, s'arrêtant d'époque en époque ; tantôt les rives leur sont favorables (pendant l'humanisme), tantôt elles le sont beaucoup moins (période actuelle). Elles sont à la merci de la bienveillance ou du courroux des dieux (les enseignants, les dirigeants...) et tentent malgré tout de se faire accepter partout où elles passent. En tant qu'étranger, Énée met du temps à s'adapter puis finit, après parfois bien des combats, à se fondre dans le paysage comme un élément qui lui est essentiel. Et c'est ainsi que, sans s'en rendre compte, les élèves finissent par saluer leurs professeurs d'un « *Ave magister* » ; et ceux-ci de se retourner, étonnés et heureux...

Annabelle Blache